

Albert Nguyen

« De l'identique à l'authentique * »

Poète, vos papiers ! disait Léo Ferré. Poète, ce titre ne fait pas une identité, tout juste un attribut qui peut même faire sourire. Je dirai que « vos papiers », votre carte d'identité, votre passeport... non plus. L'identité n'est pas cartographique ; la question se pose, puisque nous sommes réunis ici, de savoir si elle peut être analytique. Psychanalyste, est-ce que ça confère une identité ? La psychanalyse délivre-t-elle un savoir nouveau sur la question qui ne fait pas partie intégrante de ses concepts ? La clinique seulement lui impose la question puisque aucun analysant n'échappe, dans le cours de la cure, à l'interrogation sur son identité, ce qui se formule le plus souvent dans le doute : suis-je homme ou femme ?, la question *princeps* de l'hystérique y conduit et fait valoir l'intérêt de mettre à la question ce qui paraît figé, assuré au départ de la cure. La question se pose de savoir si une nouvelle identité résulte d'une analyse et si, *a minima*, elle en éclaire la mise en question.

Il faut bien dire que si même elle trouve à se déployer dans la cure, c'est exactement parce qu'elle se présente dans les dits de l'analysant toujours redoublée par le problème de la position sexuelle, on pourrait même dire triplée du fait qu'au sexe et à l'identité il faut ajouter le genre : identité – sexe – genre ; c'est d'ailleurs le titre d'un article qu'a commis une analyste que vous connaissez pour la plupart, G. Morel, dans une revue qui s'appelle *Cités*, article qui est un commentaire et va même au-delà du livre, du pavé de P. H. Castel, *Essai sur le transsexualisme* (à consommer avec modération, mais qui vaut la peine d'être lu pour ceux que la transsexualité intéresse).

Quand on quitte le terrain de l'état civil, on tombe donc sur l'identité sexuelle, bien souvent comme tourment du sujet, voire comme cause de la demande d'analyse.

* À Pau, le 29 septembre.

Dans le champ de la psychanalyse, disons lacanien, il y a sur le thème une note d'accord. Si vous avez lu successivement les cinq notes du *Mensuel* des Forums rédigées dans la perspective des prochaines Journées, vous avez sans doute, comme moi, pu lire la convergence des positions (ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de variantes). Je signale cette convergence qui après tout n'est pas si fréquente : elle inscrit la question de l'identité déployée en trois temps, une sorte de temps logique de l'identité.

La logique de l'identité se décompose donc en trois :

– identité d'aliénation, donnée à l'entrée de la cure, celle qui résulte du stade du miroir et du rapport à l'Autre pour le sujet, instant de voir si l'on veut : identité imaginaire ;

– identité de désidentification : temps pour comprendre, le plus long, celui au cours duquel le sujet va décliner et voir chuter ses identifications, ses idéaux, jusqu'à la séparation d'avec l'Autre : identité symbolique ;

– identité sinthomatique que j'appelle de suppléance ou identité authentique : identité réelle pour compléter la série RSI.

Ainsi, comme annoncé par le titre, l'identité se déploie de l'identique à l'authentique, et ce chemin n'est pas si aisé puisqu'il prend dans sa parenthèse tout le parcours d'une analyse et son issue. Évidemment, je suppose que pour certains d'entre vous, ce qui vous intéresse concerne cette identité authentique, celle qui vient conclure le problème de l'interrogation sur la position sexuelle.

La question sexuelle, je la présente comme suit, pour ne pas toujours répéter les mêmes formules de Lacan. Comment avaler l'os qui reste en travers de la gorge, celle d'Irma comme celle de chaque sujet (vous savez aussi que Lacan, parmi les petits noms de l'objet, à côté de la cause et de l'ab-jet a aussi sorti « l'os(bjet) ») ? Comment avaler l'os de ce que dévoile le tableau de Courbet *L'Origine du monde*, os qui identifie le sujet non plus à ce qu'il croit être mais à ce qui le barre, ne lui conférant aucune autre identité que celle d'être représenté par et pour... un signifiant ou alors qui l'identifie à l'énigme qu'ouvre la vision du tableau : la fente (vous savez que Lacan parle souvent d'un sujet refendu, de la cause qui le refend) ?

Que fait le sujet mis en face de cet irréprésentable ? L'analyse renseigne là-dessus : il s'appuie sur l'Autre pour se fabriquer, de bric

et de broc dans le bric-à-brac de la langue de l'Autre et de ses représentations, une identité, une identité de composition, une figure de l'identité au sens où on dit « faire bonne figure », dont on peut affirmer qu'elle ne lui assure aucune certitude.

Sans doute faut-il ranger dans ces démêlés avec l'Autre la source des réticences devant l'incursion des discours gay et lesbien.

Franchissons un degré de plus avec la transsexualité. Elle pose au névrosé une question du même ordre, ce qui explique le rejet, l'éjection de ce discours transsexuel. Il y tient, le névrosé, à ses représentations du masculin et du féminin : il croit à l'anatomie à son corps défendant, à ce corps dont il fait bouclier pour se protéger de la frappe qui le refend.

Je prends l'option de la transsexualité (qui ne se réduit pas au transsexualisme comme C. Nahon l'a montré dans un bel article publié par le numéro 74 de la revue *Cliniques méditerranéennes*) parce qu'elle mène à un point qui nous intéresse : celui de l'identité plurielle, de l'identité mobile soutenue par un discours dont le point de départ est le refus de l'assignation de genre. Je le dis en passant, il y a dans les dits et les performances transsexuels et *queers*, quelque chose qui redore le blason du carnaval médiéval en tant que subversif. Il y a du trop, de l'excès dans le « performatif » *queer*, pour emprunter un terme du discours de J. Butler, mais c'est par la voie de l'excès qu'il déchire, comme l'avance toujours C. Nahon, « les formes ressassées du masculin et du féminin, de l'hétéro et même de l'homosexualité », pas tant comme elle le dit pour remettre au goût du jour l'autoérotisme que parce qu'elle ouvre à des solutions qui ne passent ni par l'Œdipe, ni par le père.

Le *queer* d'ailleurs conduit tout droit sur la piste de l'identité sinthomatique, l'identité par le sinthome, autrement dit par la fonction de jouissance du symptôme.

Sidi Askofaré a très bien posé la question dans sa note pour le *Mensuel*, je partage complètement sa position : l'identité sinthomatique est une identité de séparation d'avec l'Autre, et pourtant ! Pourtant, c'est à partir de cette séparation que se structure un nouveau lien social possible. Nous voilà au cœur du problème :

– doit-on concevoir l'identité comme ce qui ressemble à partir d'un trait commun et une identification ?

– ou bien l'identité relève-t-elle du trait unique, différentiel, du sans-pareil (ce que Lacan appelait dans sa « Position de l'inconscient » « les épars désassortis »), à partir de quoi faire lien social, ce qui ne signifie rien d'autre que prendre sa place dans le discours certes, mais aussi prendre place par rapport à d'autres corps ? Je ne l'ai pas encore souligné mais cette question de l'identité est très liée à la problématique du corps dans la psychanalyse.

Sidi Askofaré parlait de lien social pour le sujet réel, je souscris. Il écrit que « l'analyse n'enferme pas le sujet dans le symptôme de séparation mais en fait point d'appui pour réinvestir le lien social ».

Je crois qu'il faut relever ce point : se séparer de l'Autre (ce qui n'est pas si facile) ne suffit pas. On touche là au vrai problème de la fin de l'analyse : quels sont les effets d'une cure, que permet-elle de nouveau au sujet ? Nous cantonnons trop souvent les récits d'analyse à la rencontre de la castration, à l'assomption du manque, à l'économie du fantasme, à l'entame de la jouissance, alors que le vrai problème réside dans ce qu'on fait de la psychanalyse et dans la vie, pour sa vie, grâce à l'analyse. Et c'est pourquoi le petit texte de notre ami C. Léger dans le *Mensuel* est bienvenu. Se questionnant sur l'identité de la psychanalyse, il développe ce que doit être une École de psychanalyse, dont vous savez à quel point Lacan l'a fondée et construite pour parer aux effets de groupe. J'y vois l'impact de la psychanalyse, son apport à la question communautariste. C'est la question que je soulevais : constituer un ensemble à partir d'un trait commun, fût-il (oui, futile) sexuel, le constitue en groupe avec les avatars du groupe (place du leader, rivalité, haine, enflure narcissique et moïque). *A contrario*, constituer une École sur le trait distinctif, sur la mise en commun sinthomatique autour d'un objet commun, l'objet cause, autrement dit viser à constituer un ensemble débarrassé « de toute nécessité de groupe », c'est faire le pari d'une réduction des idéaux et des enjeux personnels au profit d'un service rendu à l'École, l'École se présentant comme une possible, non exhaustive, modélisation du lien social après l'analyse, une fois que chacun des membres a pu vérifier dans son expérience de l'analyse sur quoi, de quoi est faite son identité (la lettre de jouissance qui le distingue de tout autre).

Cette identité, et l'identité comme l'a bien vu encore Sidi Askofaré, toujours vient de la question de l'être. À la question de l'être l'analyse lacanienne répond par la cause, par la causalité psychique.

Choisir l'option de la cause (analytique) donne des appuis solides à l'identité : elle s'appuie sur un nouvel amour, un désir inédit et un rapport nouveau au savoir. Dans la « Proposition de 67 », proposition sur la passe, sur le passage de l'analysant à l'analyste, Lacan fait valoir ce à quoi conduit une fin authentique de l'analyse. Je vous renvoie au texte, je prélève seulement la conjonction qu'il souligne : « conjonction de l'être de désir et de l'être de savoir » du sujet. La fin de l'analyse et la passe notamment doivent permettre de saisir ce désir inédit qui, parce qu'il est inédit, permet un rapport nouveau au savoir et à l'invention, y compris celle d'un nouveau lien social.

Donc, de l'identité de leurre initiale en passant par l'identité de désidentification, l'analyse ouvre la perspective d'une identité sinthomatique authentique. J'insiste sur cet authentique, un mot difficile, dont les ressources de la langue indiquent tout de même suffisamment ce qu'il contient.

Son origine latine lui confère le sens d'original mais le mot latin vient du grec *autentikos*, fort suggestif pour nous puisqu'il signifie « de sa propre autorité ». Cette autorité, Blanchot l'attribuait à l'expérience : « L'expérience est l'autorité, et elle s'expie. »

Comment ne pas évoquer « l'analyste ne s'autorise que de lui-même » – ... « et de quelques autres » corrigera Lacan – et « l'analyste ne s'historise que de lui-même » ? Évoquant cela, la fin de l'analyse ou mieux le résultat de l'analyse est convoqué : l'identité qui résulte de l'analyse est non plus une identité unitaire mais au contraire une identité trouée, divisée.

Cette division, fondée sur le manque, à laquelle le sujet a d'abord répondu, puisqu'il manquait d'identité, par l'identification, l'appui sur l'Autre, finalement revient sur le devant de la scène pour indiquer que l'identité dépend en définitive d'un désir et du nœud de ce désir au savoir. Qu'elle puisse être dite authentique pourra alors se vérifier si les dits de ce sujet sont accordés à ses actes et si cet accord conduit à un « élargissement des ressources du savoir » (« Note italienne »).

Je voudrais revenir pour terminer sur la question transsexuelle puisqu'elle constitue à mes yeux, en dehors de la psychanalyse, la meilleure façon de poser le problème de l'identité sans tomber dans les impasses des groupes homos, lesbiens ou bisexuels.

Transsexualité et suppléance généralisée

La question de l'identité, les transgenres l'imposent à tous, hétéros, gays, lesbiennes, bi, et, à vrai dire, ce sont eux qui en ont fait l'acuité et l'actualité ; sans eux la question de l'identité reste en rade, et les mouvements de revendication gays ou lesbiens, qui pourtant mettent en avant la question identitaire, n'ont pas su ou pas pu l'extraire des habituelles impasses groupales et du modèle hétéro que pourtant ils combattent avec un acharnement qui fait naître quelque suspicion quant à leurs visées.

Le « trans » porte et pose la question de la différence de manière exacerbée, et à partir de sa certitude : il est homme ou femme, malgré les apparences anatomiques, et la solution, il la réclame, si je puis dire, à « corps » et à cris : changer de corps, pour qu'enfin son esprit ou son âme soit en accord. Remarquez bien qu'il ne nie pas la différence sexuelle, il conteste sa position sexuelle et veut s'engager dans la transition qui le conduira à cette nouvelle position, non pas position sexuée, mais position dans le monde, et c'est ça qui nous intéresse. À ce titre, affubler le trans de l'étiquette de fou ou de psychotique n'est pas d'un intérêt majeur. En revanche, qu'il interroge chacun de nous sur ses préjugés, ses catégories cliniques, sa position sexuée, voilà qui est plus intéressant.

Lacan nous permet d'articuler la question avec sa théorie de la suppléance au NRS. Qu'il l'ait avancé à propos de la psychose de J. Joyce n'empêche pas d'étendre la question à toutes les structures cliniques dès lors qu'on se règle non plus sur la métaphore paternelle mais sur la forclusion de la jouissance que sanctionne le non-rapport sexuel (forclusion généralisée). L'avantage de la suppléance tient au fait que chaque sujet peut avec cette suppléance apporter sa réponse singulière au problème du non-rapport sexuel, sans passer par le père. C'est l'illustration de la formule « se passer du père à condition de s'en servir », et il y a bien des façons de s'en servir : la façon névrosée, la façon perverse, la façon psychotique, et j'ajoute la façon trans.

On peut concevoir dès lors l'identité (réelle) comme réponse de et par la suppléance, et c'est seulement une fois construite la suppléance que la question de la différence sexuelle peut se poser, pour les névrosés, les pervers et les transgenres.

La question de l'identité, comme sa déconstruction le montre, se pose dans deux directions : à partir du sujet ou à partir de l'objet sexuel. Si on considère le choix d'objet, alors les névrosés, les homos, les lesbiennes, les bi et les pervers, se réglant sur le genre de l'objet choisi, évitent en fait la question de l'identité. À poser la question à partir du sujet lui-même, alors nous avons deux réponses : la réponse transgenre d'un côté et la réponse psychotique par le pousse-à-la-femme de l'autre.

Seul le transgenre pose authentiquement la question de l'identité, sur ce mode particulier de la poser en donnant la réponse, une réponse sur son être qui est certitude subjective : il est homme, elle est femme, ou ni l'un ni l'autre, ce qui a pu faire se poser la question d'un troisième sexe. Et ce n'est pas étonnant que les « dits-identifiés » le supportent mal, puisque précisément sur un bord ils évitent la question et sur l'autre, dans la mesure où ils peuvent apercevoir qu'ils posent la question non pas de leur identité sexuelle, de leur orientation sexuelle mais qu'ils croient pouvoir la résoudre par la réponse du choix d'objet, les hétéros, les homos, les bi et les *queers* éprouvent quelques réticences à intégrer les trans, les *queers* avec leur identité mobile, se protégeant sans doute de la virulence de la question trans. Il faut dire aussi que le/la trans d'un seul mouvement règle la question de l'anatomie, de la biologie, de la génétique, tout en portant à incandescence le problème de la norme.

Qu'en déduire ? Que la théorie de la suppléance de Lacan, la théorie du sinthome comme jouissance possible pour le sujet, théorie qu'il a formulée après avoir interrogé la sexualité féminine et le symptôme, oriente très différemment la question de l'identité, et donne des solutions possibles à la castration. À chacun d'inventer sa solution face au réel du sexe, à l'absence du rapport : le névrosé répond par le père du fantasme, le pervers par le démenti et l'élection d'un objet condition de sa jouissance, le psychotique par le pousse-à-la-femme, et le trans a sa réponse singulière, qui n'équivaut pas à la psychose classique dans ses développements, mais qui

répond néanmoins à la forclusion de la jouissance valable pour tout sujet parlant. On peut d'ailleurs noter qu'acte chirurgical ou non pour conclure la transition importe assez peu puisque tous les cas de figure peuvent se rencontrer.

Face à cette « pression transsexuelle », quelle place pour l'analyste ? Faut-il les aider à se faire opérer ? Ou à ne pas se faire opérer ? L'analyste en tout état de cause ne peut contester la certitude du transgenre. Bien plutôt peut-il écouter et soutenir ce discours, façon de reconnaître ce mode particulier de suppléance et de l'explorer. Si on considère que la réponse transgenre a valeur de sinthome, la visée de l'analyse devient alors l'identification au symptôme et la direction de la cure va dans le sens de permettre au sujet « trans » de prendre une certaine distance d'avec son symptôme, qu'il sache faire avec, qu'il l'ait débrouillé, en particulier de ses déterminations familiales, historiques, sociales, juridiques et médicales.

Avec le/la « trans », plutôt que de mettre en question l'identité sexuelle, il convient plutôt de mettre en question la nécessité de l'intervention chirurgicale. Le scalpel n'est pas le seul mode de coupure, et la coupure que peut opérer l'analyse est d'une tout autre portée pour un sujet : l'ouverture au savoir sur sa jouissance vaut sans doute mieux que le fantasme scientifique de faire une femme à partir d'un homme et vice versa.